La poésie

« Béant comme un volcan et frileux
comme lui dans ses moments eteints. »

La recherche de la vérité en poésie est un combat brutal. « Aussi brutal que la bataille de l'homme », disait Rimbaud. Confrontées sans cesse l'une à l'autre, la vérité de chaque jour et la poésie s'épousent quelquefois. « Feuillets d'Hypnos » était fils des hommes dressés au cœur des heures noires.

Et là au long des 170 pages de la « Recherche de la Base et du Sommet » [[« Recherche de la Base au Sommet », par René Char. Collection Espoir, dirigée par Albert Camus. Gallimard.]] et des quarante des « Poèmes des deux années » [[« Poèmes des deux années ». GLM éditeur.]], l'on entend le pas d'un homme et sa voix sans cesse interrogeant et s'interrogeant : « Lequel est l'homme du matin, et lequel celui des ténèbres ? »

Composé de billets, de notes, d'appels, la « Recherche…» est un quotidien taillé dans la pierre à feu. Char, sanglier à l'affût, sait qu'il ne sera « jamais assez attentif aux attitudes, à la cruauté, aux convulsions, aux inventions, aux blessures, à la beauté, aux jeux de cet enfant vivant près de nous avec ses trois mains, et qui se nomme le présent ».

Né dans une Provence tragique, méconnue, fait de pierre et d'eau vive, ce livre est aussi le livre de l'amitié.

Marge fraternelle et lucide, c'est le Char « du pays d'à côté, du ciel qui vient d'être englouti ». Partir de la conscience minérale – pureté inerte – c'est la marche sans trêve du poète vers la beauté armée,

et pourtant si nue. C'est la « santé du malheur » déjà affirmée dans « À une sérénité crispée ». « Tout l'embasement néanmoins est à réinventer, la vie bousillée est à ressaisir…» Voilà pourquoi les grands oiseaux volent sans repos et même au sol battent des ailes. « La maladie de mouche » guette. La soif de la craie. Le feu du silex. De craie et de silex, cette peau colle à la chair toujours. Fulgurante, lancée d'un jet, et pourtant douée du second souffle, la phrase brûle : « Disant juste, sur la pointe et dans le sillage de la flèche ». Et fait mouche.

Cette « Recherche de la Base et du Sommet » est un livre bien gênant pour certains. Face à « ces acteurs à la langue coupée », près de Char se tiennent quelques « Matinaux ». Rimbaud consumé « jusqu'à la dernière goutte du sang hurlé et jusqu'au sel de la splendeur ». Eluard « ancien jumeau fendu ». Les frères présents : Giacometti, Braque…

Et Crevel qui ne partageait pas, qui donnait. Crevel trahi par tant d'amis : « Leur descendance est assurée pour de nombreuses années. Ils ont si bien fait leur compte qu'ils ont des fils jusque parmi nous. Nous connaîtrons l'époque d'une autre peur. Bah, je parie ma vie contre l'entreprise. »

Il sait les flammes gâchées. Cette nuit de la Saint-Jean étouffée lentement par tous « les invertis de l'imagination ». Alors il écrit : « Ce n'est pas moi qui ait simplifié les choses, mais les choses horribles m'ont rendu simple, plus apte à faire confiance à certains… »

«Recherche de la Base et du Sommet », coin planté en chair, figure toute nue de géométrie première, petit triangle et son reflet dans les eaux, losange de couleurs vives donné aux hommes. Peut-être première pièce du costume d'Arlequin

(ce costume fait par tous), pour une fête du feu : « Nous resterons attachés, en dépit des doutes et des interdits, à cette Illusion parfilée de gaieté et de larmes… »

Tout n'est pas « caillé » encore et à jamais, puisque, nourrie de la vie envahissante même, il y a la tendresse. Contre cette solitude sans cesse menaçante et repoussée, René Char fait feu de toutes les brindilles glanées. Et ce « Rempart de brindilles » qui ouvre « Poèmes des deux années », il est fait d'amour surtout : « Jeunes hommes, préférez la rosée des femmes, leur cruauté lunatique à laquelle votre violence et votre amour pourront riposter, à l'encre inanimée des meurtriers de plumes. Tenez-vous plutôt, rapides poissons musclés, dans la cascade. »

Et cette liberté si cherchée, lavée de sable et du sang à peine séché, sort de la vague ruisselante et aiguilles de soleil aux yeux rendus. C'est « Claire », c'est la jeune fille dans la prairie : « Ma vie future, c'est ton visage quand tu dors ». « Soudain l'amour, l'égal de la terreur, – D'une main jamais vue arrête l'incendie, – redresse le soleil, reconstruit l'Amie. » Et c'est l'homme « poussé dans l'avenir comme un outil affamé et fiévreux », l'homme qui « payera le prix » et « qui brusque les adieux pour être là quand le pain sort du four ».

C'est René Char, pierre vive, c'est la mort repoussée de quelques heures, et les copains au même destin…

Jean-Jacques Morvan